

Werk

Titel: Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe

Autor: Coulet, Jules

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023|log79

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Spécimen d'une édition des poésies de Peire d'Alvernhe.

Par

Jules Coulet à Montpellier.

L'intérêt considérable, qui s'attache aux poésies de Peire d'Alvernhe, m'ayant déterminé à poursuivre l'examen commencé jadis¹⁾ de l'édition qu'en a donnée M. Zenker²⁾, j'ai réuni un assez grand nombre de corrections, de conjectures et d'interprétations, qui me paraissent pouvoir servir à l'établissement comme à l'intelligence de leur texte.

Fallait-il les présenter, comme j'avais fait celles, qui concernent les deux premières pièces de cette édition, sous la forme de notes critiques, se référant vers par vers au texte de M. Zenker? Il a paru, que la chose n'irait pas sans inconvénients, étant donné surtout le nombre et l'étendue de ces notes. Pourquoi, dès lors, ne pas faire profiter les poésies elles-mêmes des améliorations, dont notre étude nous avait montré la nécessité? Pourquoi ne pas en rendre la lecture plus aisée, en offrant au public le texte tel qu'il nous paraît devoir être établi? C'est ainsi, que nous avons été amené à considérer les matériaux rassemblés par nous comme pouvant servir de base à une édition nouvelle de ces poésies de Peire d'Alvernhe.

C'est un spécimen de ce que pourrait être cette édition, qu'on a voulu donner ici. En aucune façon, on n'a voulu refaire ce qui avait été fait par M. Zenker, surtout ce qui avait été bien fait. Il a eu le mérite de donner la première édition critique de textes souvent malaisés à établir et à entendre. On voudrait seulement prendre son travail pour point de départ d'une étude nouvelle, ayant pour but un progrès nouveau dans la connaissance de Peire d'Alvernhe et de son œuvre. Si l'on se place à ce point de vue, on reconnaîtra, qu'il serait inutile de rassembler à

1) Cf. Annales du Midi, XIV, pp. 374—383.

2) Romanische Forschungen, XII, pp. 653—924.

nouveau ou de reproduire toutes les leçons de manuscrits, que M. Zenker a relevées lui-même ou contrôlées avec le plus grand soin. On peut, de même, tenir pour acquis les rapports, établis par lui pour chaque pièce entre les divers manuscrits. On pourrait, peut-être, les modifier sur certains points, mais l'on sait, combien en pareille matière il serait vain de prétendre arriver à un classement rigoureux. Nous renvoyons donc à l'édition Zenker pour tout ce qui concerne l'étude des manuscrits et l'*apparatus criticus*. Nous ne lui emprunterons telle ou telle variante, que lorsque, dans nos notes, il s'agira de justifier une correction introduite par nous dans le texte. Pour mieux marquer le caractère particulier de notre édition, nous imprimerons en italiques les leçons, par lesquelles notre texte s'écarte de celui de M. Zenker.

Tous nos efforts tendront à légitimer notre établissement du texte et aussi à l'expliquer aussi complètement que possible. Ce sera l'objet particulier des traductions et des notes, dont nous accompagnerons chaque pièce. Les unes et les autres mettront en lumière certains traits nouveaux, qui, rassemblés et rapprochés dans une introduction, auront pour effet de préciser, de compléter, parfois même de modifier complètement l'idée, qu'il faut se faire de Peire d'Alvernhe et de son œuvre.

Quelle que soit d'ailleurs l'importance du progrès, que pourrait réaliser cette édition, on voit donc, que c'est celle de M. Zenker, qui l'a rendu possible¹⁾. Notre tâche nous apparaît comme une collaboration tardive et à distance. Nous ne l'avons entreprise, qu'avec la pensée de mieux faire connaître l'une des plus curieuses figures de l'ancienne poésie provençale, celui qui, jusqu'à Giraut de Bornelh, fut tenu pour le plus grand des troubadours et qu'à tort ou à raison l'on nous donne, comme un des plus parfaits représentants du *trobar clus*.

L'accueil, qui sera fait à ce spécimen, nous dira, si nous avons eu raison et si notre édition, telle que nous l'avons conçue, a vraiment son utilité.

La pièce, que nous publions à nouveau, est la troisième de l'édition Zenker. Nous l'avons choisie, parce qu'elle venait après les deux, que nous avons déjà examinées²⁾ et aussi parce que, plus qu'une autre peut-être, elle nous paraît de nature à justifier notre entreprise.

Telle que l'a publiée M. Zenker, elle est à peu près inintelligible. Il n'est pas parvenu, lui-même, à lui trouver un sens, et, à plus d'un

1) Nous avons également mis à profit les comptes-rendus critiques, que l'on a donnés de son édition, ceux notamment de M. Schultz-Gora (*Literaturblatt f. germ. und rom. Philologie*, 1902, 71—78) et de M. Jeanroy (*Romania*, XXXII, pp. 313—316).

2) Cf. *Annales du Midi. loc. cit.*

endroit, il avoue, que son interprétation lui paraît douteuse. Il s'en excuse sur la mauvaise tradition du texte et aussi sur le genre, auquel, d'après lui, appartiendrait la pièce¹). D'une part, en effet, elle ne nous a été conservée que par deux manuscrits, tous deux très altérés et l'un même incomplet. D'autre part, elle aurait été écrite en *trobar clus* et Peire aurait voulu nous y donner un modèle du genre. C'est à peu près la même opinion, qu'exprimait M. Jeanroy, quand, renonçant, lui aussi, à la comprendre, il la considérait comme un „rébus“²).

De ces deux raisons la première seule est fondée. L'état du texte est certainement defectueux. Mais rien ne nous autorise à penser, que, cette pièce, Peire d'Alvernhe ait voulu l'écrire en style obscur. Jusqu'à quel point, d'ailleurs, mérite-t-il la réputation, qu'on lui fait, d'avoir été un maître du *trobar clus*? Il est certain, en tout cas, qu'il se n'est pas toujours enfermé dans cette conception de la poésie. Même, dans une des pièces qui nous sont restées, il affirme son dessein d'écrire en style clair et de composer un *vers non clus*³). Or, entre ce *vers* et la pièce que nous publions, il est impossible de découvrir, dans la forme, une différence essentielle. Ici comme là, c'est la même simplicité de composition et, dans celle-ci pas plus que dans celui-là, les mots ne renferment pas d'obscurités voulues. La difficulté d'entendre cette pièce, comme pour beaucoup d'autres poésies des troubadours, ne tiendrait-elle pas surtout à notre ignorance des circonstances, où elle fut composée?

Si nous la comprenons bien, elle n'est pas, comme on l'a cru, un simple éloge du poète par lui-même, ni surtout un modèle de *trobar clus*. Le poète y fait, sans doute, son éloge, mais c'est pour répondre à des attaques, dont il est l'objet. Il se défend, en attaquant ses adversaires et la poétique qu'ils pratiquent. Son *vers* est, avant tout, une œuvre de polémique; il raille des procédés et des pratiques, dont deux au moins sont caractéristiques de la manière, qu'on prétendait que Peire voulait exalter. Loin d'être un chef d'œuvre de *trobar clus*, cette pièce pourrait bien n'être qu'une critique directe du genre lui-même et de ses représentants attitrés. Si ceux-ci ne sont pas expressément nommés, on a des raisons de croire, que celui que vise surtout le poète n'est autre que le fameux Marcabrun. Il n'aurait donc pas été à l'égard de celui-ci l'admirateur et le disciple un peu servile, qu'a cru reconnaître en lui M. Zenker⁴). Peire d'Alvernhe, à un moment au moins de sa carrière poétique, aurait été en opposition directe avec lui. Nous en relèverons d'autres preuves dans son œuvre.

1) Cf. Édition Zenker, pp. 179—180.

2) Cf. Romania, XXXII, p. 314.

3) Édition Zenker, I, 6.

4) Cf. Édition Zenker, p. 65.

La pièce, que nous publions, a donc, à nos yeux, pour principal intérêt de poser de façon assez nouvelle la question des rapports de Peire avec Marcabrun et avec le *trobar clus*. Nous l'examinerons spécialement dans notre Introduction avec l'espoir, que d'ici là aura paru l'édition toujours attendue des poésies de Marcabrun. Elle servirait sûrement beaucoup à l'intelligence d'une partie de l'œuvre de Peire d'Alvernhe¹).

1) Notre travail était complètement rédigé, quand nous avons eu connaissance d'un article de M. Dejeanne (Annales du Midi, XVI, pp. 341—347) qui, lors de sa publication, nous était passé inaperçu et où l'auteur s'est, comme nous, proposé d'expliquer cette même pièce de Peire d'Alvernhe. Cette tentative, si surtout l'on a égard à ses résultats, justifie pleinement la nôtre.

Nous ne nous sommes rencontré avec M. D. que sur deux points (v. 28 et 38), où nous sommes d'avis d'apporter au texte de M. Zenker la même correction, du reste assez simple. Par ailleurs, notre nouvelle édition de ce *vers* conserve toute sa raison d'être. En effet, M. D. était loin d'avoir résolu et même d'avoir reconnu toutes les difficultés qu'il présentait. En ce qui concerne l'établissement du texte, il s'est montré tantôt trop timide et tantôt au contraire trop audacieux dans les corrections à apporter. Surtout, il n'a pas vu la place de cette pièce dans l'œuvre de Peire d'Alvernhe et il n'en a compris ni le sens ni la portée. A la façon, dont il entend la strophe VI, il semblerait, que Peire, renonçant à chanter pour la *joven*, ait voulu prendre congé de la poésie courtoise et de la vie mondaine. Le *vers* daterait donc de la dernière période de sa vie, où nous savons que le souci de son salut l'amena à n'écrire plus que des poésies religieuses et *a far penedensa*. Mais comment concilier ce prétendu renoncement avec les attaques si vives de Peire contre ses rivaux, et avec ses efforts pour proclamer sa propre supériorité? Ce *vers* est, en effet, une pièce de polémique et M. D. l'a considéré, avec raison, comme un „véritable manifeste littéraire“. Ce qu'il n'a pas vu, c'est ce que Peire voulait défendre et surtout ce qu'il prétendait critiquer. Si l'on adoptait son interprétation, cette pièce ne serait qu'une satire très banale et très vague, dirigée contre certains poètes contemporains. Peire d'Alvernhe s'attaquerait à „des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier“. Mais il est impossible de voir ce qu'il leur reproche. En réalité, les critiques de Peire, beaucoup plus précises et directes, visent expressément le *trobar clus*. Ce *vers* est l'affirmation d'une poétique nouvelle en face du *vielh trobar*. Écrit en pleine lutte, il date de l'époque de sa vie, où Peire fut vraiment un troubadour. Loin de renoncer à exalter *Joven* et à chanter l'amour, le poète affirme, en effet, qu'il continuera de plus belle. Enfin, M. D. n'a pas vu, que certains passages ne se comprenaient, qu'en les rapprochant des vers de Marcabrun, auxquels ils répondent ou dont ils sont la critique. C'est, en effet, Marcabrun, qui est surtout visé par les attaques de Peire d'Alvernhe. De cela M. D. ne s'est pas douté, et l'on a d'autant plus lieu de s'en étonner, qu'il s'est déjà occupé des poésies de Marcabrun, et qu'il en prépare même, croyons nous, une édition.

Pour ne pas trop modifier la rédaction primitive de ce travail, nous n'avons pas inséré dans notre commentaire les remarques, que nous a suggérées la lecture de l'article de M. D. Nous le ferons plus tard dans l'édition que nous projetons. On les trouvera ici dans des notes placées au bas des pages.

VERS.

Sobre'l vielh trobar e'l novel.

(Bartsch, Grundriss, 324,24. — Édition Zenker n° III.)

La pièce ne se trouve que dans les deux manuscrits E (fo. 44) et V (fo. 78). Encore l'enlèvement d'une miniature a-t-il dans E fait disparaître une grande partie de la première *cobla*; quant à V, il ne donne qu'un texte incomplet, auquel manquent la dernière *cobla* et la *tornada*.

Sobre'l vielh trobar e'l novel
 vuelh mostrar mon sen als sabens,
 qu'entendon be cil que a venir so,
 qu'anc tro per me no fo faitz vers entiers;
 e qui non cre qu'eu sia vertadiers 5
 auja dese con *estav'a* razo.

Qu'ieu tenh l'us e'l pan e'l coutel,
 de que'm platz apanar las gens.
 Que d'est mestier *s'a'n* levat capairo
 ses acordier, que no's rompa'l semdiars; 10
 qu'ieu dic *estier* e mostr'els faitz no *niers*
 qu'a fol parlier ten om lui e'l sermo.

Qu'a un *sen e* ses mot borrel
 deu de dir esser avinens.
 Car qui trassalh de Mauri e Miro 15
 entre'l mieg falh, si no's pren als ladriers,
 com *el* trebalh, *que'ls motz fai messorguiers*,
 qu'en devinalh met l'auzir de maiso.

Sur le sujet de la vieille poésie et de la nouvelle, je veux dire aux connaisseurs ma façon de penser, pour que les générations à venir se rendent compte, que jamais, avant moi, on ne fit un *vers* véritable. Si quelqu'un peut douter, qu'en cela je dise la vérité, qu'il écoute maintenant, combien c'était avec raison qu'il en fut ainsi.

C'est moi, en effet, qui suis le maître de la tradition, qui tiens le couteau et le pain, dont il me plait de nourrir le public. Si, en raison de cet office, que j'ai assumé, notre homme a coiffé le chaperon de guerre, sans accord possible entre nous, ce n'est pas une raison, pour que j'abandonne la voie, que j'ai tracée. J'affirme, du reste, et je montre par les faits, qui sont bien clairs, qu'on le tient pour un fol parleur et pour fous aussi ses sermons.

Il doit, en effet, s'il veut plaire, parler sans incohérences et sans mots obscurs. Qui saute de Maurin à Miron tombe au milieu, s'il ne se retient aux côtés, et, de même, il doit tomber, s'il se travaille à faire mentir les mots et à faire une énigme du mot *maiso*.

E qui que'n frima ni'n fragel, pus qu'es mos trobars tan valens	20
— — — — —	
ieu son <i>jauzitz</i> e dic qu'ieu soi primiers de ditz complitz, vensen mos fatz guerriers, que m levon critz, que ieu no m'en tenh pro.	
Doncs, com qu'il sion d'un tropel menten <i>tot entier</i> per las dens, ie'm sen sertas del mielhs qu'es e que fo, <i>e seguras</i> de mon chant a sobriers vas los bauzas, e sai que dic, qu'estiers no vengra'l gras, don a trop en sazo.	25 30
Quar er m'abelis et m'es bel, qu'el mieu joi s'enant la jovens; e s'ieu ren dic, que lur an enviro, aissi m'en gic, qu'uns gangz mi creis doblers d'un dous espic, qu'es jojos consiriers, don m'an amic ueimais li <i>mai</i> e'il bo.	35
D'aisi'm sent ric per bona sospeiso, qu'en joi <i>m'afic</i> e m'estau volentiers, et a joi pic e gaug mos deziriers, et <i>cel</i> joi <i>ric</i> e gaug vuelh Dieus lo'm do.	40

Notes.

1—2. La traduction de ces vers, donnée par M. Zenker, nous paraît inacceptable. Il entend *sobre* au sens de: *In Form von* et traduit: „*In der*

Aussi, qui que ce soit qui s'en irrite on s'en émeuve, puisque ma poésie a le pouvoir de . . . , moi je me réjouis et je dis, que je suis le premier à avoir fait des vers parfaits. Et je l'emporte sur ces fous, qui m'attaquent et qui hurlent contre moi, puisque je n'en tiens aucun compte.

Donc, bien que le troupeau qu'ils forment mente en tout et par les dents, je suis conscient de faire mieux qu'on ne fait et qu'on n'a jamais fait. En ce qui concerne ma poésie, je reste pleinement confiant en face de ces imposteurs. Et je sais ce que je dis, car, s'il en était autrement, le grain ne viendrait pas chez moi; or, à la saison, il y en a plus qu'il ne m'en faut.

Car, maintenant, j'aime et il me plaît, qu'au contact de ma joie s'exalte la jeunesse. Si ce que je dis lui convient, loin de m'arrêter, j'en éprouve une joie double, qui pousse doucement en moi et qui m'est une inspiration joyeuse. C'est ce qui maintenant fait de moi l'ami du plus grand nombre et de tous les gens de bien.

En ceci je me sens puissant, et j'en ai le juste sentiment, que je m'attache à *Joi* et qu'avec lui je suis de tout cœur. C'est à *Joi* et à *Gaug* que j'attache tous mes désirs et ce *Joi* et ce *Gaug* je veux que Dieu me les accorde.

alten und neuen Dichtweise will ich meinen Verstand den Wissenden zeigen.“ Or, il ne s'agit pas pour Peire de donner une preuve de son talent. Comment, du reste, pourrait-il composer ce chef-d'œuvre, en suivant à la fois les préceptes de l'ancienne et de la nouvelle poétique? Il est trop clair, qu'il répudie le *trobar vielh* pour ne pratiquer que le *novel*, dont il est le créateur. En quoi, du reste, le *novel trobar* se distingue-t-il de l'ancien? C'est ce que nous chercherons ailleurs à préciser. Ce que veut dire ici Peire d'Alvernhe, c'est que sur les deux conceptions poétiques qui s'opposent il va exprimer son *sen*, c'est-à-dire son sentiment.

6. La remarque, qui se trouve au glossaire, s. v. *dese* se rapporte non pas à notre vers mais au vers 11, où en effet la leçon *dese* du manuscrit V est fautive.

La traduction: „*Wie es mit meiner Redegabe bestellt ist*“ est assurément impossible. Si l'on maintenait le texte de M. Zenker *con estau a razo*, il faudrait, au moins, entendre *estar a(b) razo* au sens de „se tenir avec la raison, du côté de la raison“ et par suite „avoir raison“. Mais il est préférable de lire *con estav'a razo* et d'entendre: „Combien c'était avec raison, que les poésies antérieures ne pouvaient passer pour des vers entiers¹⁾.“

7—12²⁾. Il a été impossible à M. Zenker de retrouver le sens de cette *cobla*. Il s'est contenté d'en traduire les deux premiers vers et le dernier. Même, en ce qui concerne les vers 7—8, sa traduction, pour être littérale, n'en donne pas le vrai sens. Le poète, d'après lui, affirmerait, qu'il a en mains le couteau et le pain pour nourrir son public et aussi l'expérience nécessaire. Cela reviendrait, sans doute, à dire qu'il sait donner à ce public et lui offrir la poésie qui lui convient. Peire, en réalité, prétend beaucoup plus. Il tient *l'us* et il faut entendre le mot non au sens de „*Gewohnheit, Übung*“, mais dans celui de „coutume“ et de „tradition“. Il affirme, qu'il est le maître de la tradition, et cela, parce qu'il l'a créée. Il a déjà dit (v. 4), que jamais, avant lui, on n'a fait un *vers entier*. Ayant créé ce *novel trobar*, il en est le maître absolu et cette idée amène l'expression équivalente, il tient le pain et le couteau, ce qui le conduit à considérer ses vers comme un mets, qu'à sa guise il distribue au public. Les expressions *aver, tener* ou *donar ad alcun lo pan et lo coutel* sont courantes aujourd'hui encore. Elles signifient „être le maître ou rendre quelqu'un maître absolu d'une situation“.

9—10. Le sens de ces vers apparaît clairement si, au lieu de lire avec

1) Pour cette première *cobla*, M. D. déclare satisfaisant le texte adopté par M. Zenker et il ajoute „que le sens en est trop clair pour qu'une traduction soit nécessaire“. Il propose cependant au v. 5 de lire *qu'en* au lieu de *qu'eu*, ce qui est parfaitement inutile.

2) En ce qui concerne la strophe II, M. D. adoptant le texte de M. Zenker se borne à corriger le v. 11. Il propose de lire *qu'ieu dic que nier si mostra'l fatz obriers* et il traduit ainsi les vers 9—11: „Pour faire ce métier se sont levés des individus non soucieux de se tenir dans le droit sentier; et je dis que plein de noirceur (maladresse) se montre le sot ouvrier“. — La correction, que rien ne justifie, nous paraît trop „radicale“. Quant à la traduction, peu satisfaisante en soi, elle nous paraît faire trop violence à la grammaire comme au sens des mots.

M. Zenker *s'an levat capairo*, on corrige très légèrement *s'a'n levat capairo*. Le contexte suffisait, du reste, à révéler l'autre leçon comme fautive. Le mot *capairo* semblait être un sujet pluriel et désigner plusieurs personnes, alors que le vers 12 atteste que le poète ne s'adresse qu'à une seule: *a fol parlièr ten om lui e'l sermo*. Au vers 9, il faut donc retrouver un verbe au singulier, dont *capairo* sera le régime direct. Nous sommes donc d'avis de lire *s'a'n levat capairo*. Il faut entendre *s' = se*, conjonction et construire la phrase ainsi: *que se d'est mestier a'n levat capairo*. Le mot *n = en* représente *d'est mestier*. Un pareil emploi pléonastique du mot est fréquent en ancien provençal.

Le sujet de *a levat* est inexprimé. C'est lui, notre homme, celui que les auditeurs de Peire d'Alvernhe connaissent bien. Le vers 12 et la suite de cette pièce nous permettront de deviner de qui il s'agit.

Quant à l'expression *levar capairo*, elle est tout à fait synonyme de „partir en guerre“. Le mot *capairo*, outre toutes sortes de capuchons, servait à désigner une partie du costume de guerre du chevalier, probablement la coiffe de mailles ou chape, qu'on portait à l'ordinaire sous le casque. Dans une *cobla*, peut-être inauthentique, Bertrand de Born dit:

Escut a col cavalguieu ab tempier

E port sallat capairon traversier. (*Eu m'escondisc.*)

Au repos, le chevalier rejetait le *capairo* sur les épaules et le ramenait sur sa tête, au moment du combat. *Levar capairo*, c'est donc se préparer à combattre. L'idée de se représenter ses rivaux en poésie, comme des ennemis armés pour la lutte se précise plus loin (v. 23), où Peire d'Alvernhe les appelle expressément *ses fatz guerriers*.

10. *Que no's rompa'l semdièrs*. Sous cette forme de souhait, le poète exprime l'idée, que, malgré les attaques de ses rivaux, il ne songe pas à abandonner son entreprise.

11. Les deux manuscrits sont ici également altérés, quoique de façon diverse. La leçon de E: *qu'ieu dic que ner si mostron faitz no vers* n'offre aucun sens et quant à celle de V: *qu'ieu dic dese e mostr els faitz no vers*, elle choque la rime interne et la rime principale du vers. *Dese* ne peut rimer avec *mestier*, *acordier*, *parlièr*, ni *vers* avec *semdièrs*. On rétablira le vers et le sens, en lisant *estier* et *niers*. Sur la forme *estier* pour *estiers = exterius*, cf. Erdmannsdörffer, Reimwörterbuch der Troubadours, p. 157. Le mot a ici le sens de „d'ailleurs“, attesté par E. Levy, Prov. Suppl. Wörterb., s. v. *estiers*. Quant à *niers*, on en trouve, dans Raynouard même, des exemples à côté des formes plus fréquentes *ners* et *negres*. On entendra *no niers* au sens de „non obscurs, évidents“.

12. Ce vers nous révèle, au moins en partie, quel est l'adversaire anonyme, que vise surtout Peire d'Alvernhe. Dans la pièce X, v. 38, le poète applique la même épithète de *fol* à son contemporain Marcabrun:

Marcabrus per gran dreitura

Trobet d'altretal semblansa

E tengon lo tug per fol.

Ainsi que nous le verrons, c'est à tort, selon nous, que M. Zenker, après M. Suchier, a vu dans ces vers un éloge de Marcabrun. Il semble bien, qu'ici le même mot et la même idée soient appliqués à la même personne. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est le terme curieux de *sermo*, appliqué par Peire aux poésies de son adversaire. Il nous semble naturel d'y voir une allusion

au curieux apostolat, que Marcabrun paraît avoir entrepris contre certains poètes et contre les idées qu'ils exprimaient. Lui-même, à deux reprises au moins, s'est servi pour le désigner, sinon du mot *sermo* du moins de termes analogues:

Sermonars ni predicanssa

Nom val un ou de gallina (*Per savil tenc*)

et dans la pièce *El son desviat chantaire*, il dit encore de lui-même:

De nien sui chastiaire

E de foudat sermonaire.

C'était de bonne guerre, si, pour le ridiculiser, Peire d'Alvernhe reprenait les termes mêmes de son rival.

13—18. La *cobla* tout entière, d'après M. Zenker, serait altérée et il serait impossible de la rétablir avec son vrai sens. La vérité est, qu'on n'a pas su l'expliquer¹⁾. Mais il n'y a guère que trois vers (v. 13, 17 et 18), qui soient altérés et, pour tous trois, la correction nous paraît aisée.

Déjà, pour le v. 13, des deux leçons fautives de V: *da un tenen ses mot boreil* et de E: *cazun tenen sen moc borrel* M. Zenker avait tiré le texte, adopté par lui et plus voisin de la vraie leçon, *qu'a un tenen ses mot borrel*. Celui-ci n'offre cependant pas un sens satisfaisant. L'éditeur, du reste, a été trompé par un rapport, qu'il a cru découvrir entre les vers 15—16 de cette pièce et les vers 7—12 de la pièce XIV. Il a cru, qu'ici aussi nous devions chercher à retrouver l'idée, qu'il ne faut rien entreprendre au dessus de ses forces. Le sens de la *cobla* est en réalité très différent. Le poète blâme expressément l'incohérence de certains poètes et leurs obscurités. Les vers 15—18 ne sont que le développement de ce qui est dit dans les vers 13—14. Il est, dès lors, aisé de rétablir le vers 13. L'expression *a un tenen* = tout à coup, tout de suite ne peut offrir ici un sens acceptable. On peut considérer *tenen* comme une faute. Les mots *a un tenen* doivent correspondre au défaut critiqué par les vers 15—16, comme *ses mot borrel* correspond à celui que visent les vers 17—18. Nous proposons donc de lire *a un sen e*. C'est en raison de son emploi plus fréquent, qu'un scribe aurait cru lire la locution *a un tenen*. Peire rappelle à son adversaire, que, s'il veut plaire au public, c'est pour lui une nécessité de *dir a(b) un sen*, c'est à dire de s'attacher au développement d'une idée, sans incohérence, et sans passer brusquement d'une idée à une autre, comme le font certains poètes, et comme il le fait lui-même.

Quant au mot *borrel*, il faut le considérer comme un adjectif, synonyme d'obscur. Les mots *bourre*, *bourrel*, *bourret* existent en provençal moderne avec le sens de brun, noirâtre, et ils n'y sont certainement pas d'importation récente. Ils appartiennent, sans aucun doute, à l'ancien fonds de la langue. Cf. Suchier, Les Narbonnais, II, p. LXXVII.

15. Il n'y a pas lieu de supposer une altération quelconque du texte

1) Dans la strophe III, M. D. renonce à comprendre le v. 18. Au v. 15 il propose de corriger *Mauri* en *Mori*, qui pourrait bien ne pas être une forme provençale et, au vers 17, de lire *fa's* = *fa se*. Il traduit *a un tenen* par d'un bout à l'autre et *borrel* par superflu. On rejettera comme inintelligible la traduction, qu'il propose timidement pour les vers 17—18: „De même chaque mot est messager de torture, car il soumet une énigme à l'auditeur dans sa maison“.

primitif. Celui-ci se retrouve même dans la leçon de E *maurmen en miran*, qui n'est qu'une faute de lecture pour *maurin en miron*. Il suffit d'entendre *trassalhir de Maurin e Miro* comme synonyme de sauter, passer brusquement de Pierre à Jacques, aller sans transition d'une personne et d'une idée à une autre.

Cette critique de l'incohérence en poésie nous paraît être une nouvelle attaque contre Marcabrun. On sait, que le développement simultané, en des *coblas* alternées, de deux idées différentes était un de ses procédés habituels, cf. Édition Zenker, p. 65. Peire d'Alvernhe le lui a même une fois emprunté dans sa pièce X, et nous aurons à préciser le sens de cette imitation.

17. L'altération du vers est certaine. Le manuscrit V donne: *com del trebalh queix mot fas messatgiers* et E: *com del trebalh quieis motz fatz trezagiers*. Ni l'un ni l'autre n'offrent de sens, mais le texte adopté par M. Zenker: *com del trebalh quecs motz fas messagiers* n'en a pas davantage, et l'éditeur a renoncé à lui en trouver un.

Il est certain tout d'abord, que *com del trebalh* ne peut se construire avec ce qui précède. Il suffit de corriger *del* en *el* pour que la construction devienne possible. „Celui là tombe, qui passe d'un sujet à un autre, comme il tombe, (c'est à dire, comme il échoue dans son désir de plaire), dans le travail qui . . . (c'est à dire, s'il se travaille à . . .)“. Le fin du vers sert à définir ce *trebalh* et il est aisé, semble-t-il, d'en rétablir le sens. Les leçons *queix* de V et *quieis* de E sont des altérations de *que's*. De même *fatz* de E et *fas* de V sont des fautes pour *fai*. Quant à *messatgiers* de V, aussi fautif que *trezagiers* de E, il nous met du moins sur la voie de la correction à apporter. L'idée, précisée par le vers suivant, étant, qu'il ne faut pas rechercher l'obscurité, en faisant dire aux mots autre chose que ce qu'ils signifient, on corrigera, avec la plus grande vraisemblance, *messorgiers* = mensongers, dont on s'explique facilement la corruption en *messatgiers*.

18. Pour ce vers la correction *devinalh* pour *divinar* de V et *devinar* de E, introduite par M. Zenker pour retrouver la rime interne, suffit à lui restituer son sens. Le poète dit évidemment, que certains poussent si loin la recherche de l'obscurité, qu'ils vont jusqu'à faire une énigme d'un mot aussi simple et aussi clair que celui de *maiso* = maison. Cette critique du style obscur est encore une attaque contre Marcabrun. On pouvait le supposer, d'après ce que l'on sait des poésies de ce dernier, dont l'obscurité est une des plus certaines caractéristiques. Cf. Zenker, Introduction, p. 65. Mais il y a plus, et l'exemple choisi par Peire pour montrer l'excès de ce défaut est directement emprunté à Marcabrun. Dans la pièce *L'iverns vay el temps s'aisina*, celui-ci avait dit, en effet:

Dona non es d'amor fina

C'ama girbaut de maiso . . .

Sa voluntatz la mastina

Cum fai lebreira gosso.

Ai, d'aquí naisso il ric savai . . .

Que non fan condech ni pai.

Oc si cum Marcabrun devina. (Mahn, Gedichte, 725.)

Peire affecte de ne pas comprendre ce qu'a voulu dire son rival et il lui emprunte ses termes mêmes, pour affirmer qu'il a fait un *devinalh* du mot *maiso*.

21. Le vers manque dans les deux manuscrits et il faut renoncer à le

rétablir¹⁾. On peut cependant entrevoir, qu'il complétait le vers 20 par une proposition en corrélation avec *tan*. Le poète mesurait, sans doute, la valeur de sa poésie à l'envie et aux colères, qu'elle suscitait chez ses rivaux. C'est probablement de ce vers perdu que le mot *iratz* s'est glissé dans le vers 23, où il est tout à fait fautif.

22. La leçon *ieu son iratz*, commune aux deux manuscrits, est matériellement impossible, puisqu'elle rompt la rime interne; *iratz* tient la place d'un mot, qui rimait avec *complitz*. De plus, *ieu son iratz* est en contradiction formelle avec ce qui dit le poète dans la suite, notamment aux vers 31—32, 34—35 et 38—40. On rétablira la rime et le sens, en corrigeant *jauzitz*²⁾.

23. Par ce vers mal compris, M. Zenker avait été amené à penser, qu'il fallait dans la vie de Peire d'Alvernhe faire une part aux *fatz guerriers*, aux actions guerrières. Le poète aurait été en lui doublé d'un soldat. Il a pu, sans doute, suivre tel on tel seigneur dans une expédition, mais nous ne savons pas que son rôle personnel y ait jamais été tel, qu'il ait pu en tirer une gloire quelconque. En réalité, ainsi que l'avait bien vu M. Schultz-Gora (*Literaturblatt*, 1902, 73), les *fatz guerriers* ne désignent par les actions guerrières de Peire, mais ses rivaux en poésie. Il les appelle des *fatz*, de même qu'au vers 12 il a traité de *fol* l'un d'eux. Et il nous les montre partis en guerre contre lui, de même qu'au vers 9 il représentait Marcabrun coiffant le *capairo*, c'est à dire s'armant pour le combattre³⁾.

26. Le texte admis par M. Zenker n'est pas acceptable et ne peut offrir un sens satisfaisant. Il traduit: „mentant tout doucement entre les dents“⁴⁾.

On peut considérer *tot gent er* comme fautif. Nous proposons de lire *menten tot entier per las dens*. Les expressions françaises mentir par les dents, par la gorge servaient à renforcer le sens de mentir et avaient certainement leurs analogues en ancien provençal. L'idée se trouvait renforcée encore par l'expression *tot entier* = absolument. Nous avons dans Raynouard (*Lex. Rom.*

1) Pour ce vers absent, M. D. affirme que le contexte en indique au moins le sens général: „que seul un sot peut le contester“. Il est, par là, amené à proposer la restitution „très hasardeuse“: „*qu'us acropitz sol mi dira de no.*“ Plus intéressante est l'idée de M. Jeanroy, qui, supposant que la lacune serait non au v. 21 mais aux vers 22 et 23—24, proposerait de lire:

*Ieu soi arditz o dic qu'ieu primiers so
De ditz complitz vensen mos fatz guerriers
que'm levon critz c'anc no fon vertadiers
que d'etz mos ditz no m'en puesc tener pro.*

Mais l'auteur de cette restitution ingénieuse est le premier à reconnaître ce qu'elle peut avoir de „chimérique“.

2) La correction *formitz* pour *iratz*, proposée par M. D., nous paraît difficile à justifier.

3) Au lieu de rattacher *de ditz complitz* au vers précédent et de retrouver ici l'idée, exprimée déjà au v. 4, M. D. traduit: „Par mes œuvres accomplies je triomphe de mes sots adversaires qui me reprochent à grand cris de n'en tirer aucun profit.“ Le dernier vers est certainement entendu à contresens.

4) C'est aussi de même façon que M. D. traduit: „Ils mentent gentiment par les dents“.

III, 564) des exemples de *tot entier*, *tot enteiradamens*, avec ce sens et Appel (Provenz. Chrest. au Glossaire) cite même *tot par entier*.

28. Il nous paraît préférable, pour la construction de la strophe, de suivre la leçon de *V eseguratz* corrigée en *e seguras*¹⁾, dont on s'expliquerait aisément la corruption en *enseguratz* donné par *E*.

30. Ici encore, pour répondre à Marcabrun et affirmer le succès de sa poésie, Peire emprunte une expression et une image, dont s'était servi son adversaire. En effet, celui-ci s'adressant au troubadour Audric avait dit:

Pos ço disez

Ges non avez

Qu'en setembre vos fail lo grans. (Jahrbuch, XIV, 147).

33. Le manuscrit *E*, qui seul a conservé cette dernière *cobla* et la *tornada*, donne pour ce vers *e sieu ren aic que lur an enviro*. Déjà, M. Zenker a corrigé avec raison *e s'ieu ren dic*, mais le sens du vers lui échappe et il se demande ce que peut bien signifier *lur an enviro*. C'est à bon droit, que M. Schultz-Gora (Literaturblatt, 1902, 73) a reconnu dans *an* la 3^e p. s. Subj. prés. de *anar*. Il entend *anar enviro* au sens de se rapporter à et traduit le vers tout entier: „Si je dis quelque chose qui se rapporte à eux“, *lur* ayant pour antécédent les *bauzas* du vers 29. Mais, à notre avis, l'interposition entre *bauzas* et *lur* des vers 30—32, qui ne comprennent pas moins de cinq propositions, où les *bauzas* n'ont rien à faire, doit empêcher d'admettre que *lur* se rapporte à *bauzas*. De plus, l'expression *anar enviro ad alcu* est certainement synonyme de l'expression analogue *anar entorn ad alcu* relevée par Raynouard (Lex. Rom. V, 551) et par E. Levy (Prov. Suppl. Wört. III, 71). D'après ce dernier, le sens de l'expression pourrait être: „um jemand herumgehen, jemand aufsuchen, sich bei jemand aufhalten,“ c'est à dire fréquenter, rechercher quelqu'un, vivre avec. On peut admettre, que les deux expressions ont pris le sens, à peine développé, de aller avec, convenir à et plaire à. Dès lors, Peire ne se préoccupant pas de plaire aux *bauzas*, *lur* ne peut se rapporter à eux. A notre avis, le vers 33 ne fait que reprendre l'idée exprimée par le vers précédent. „Il me plaît, dit le poète, de réjouir la jeunesse, et, si je dis quelque chose qui leur plaise etc.“ On doit considérer, que *lur* = leur se rapporte au nom collectif *jovent*²⁾.

34. *Aissi m'en gie qu'uns gauz mi creis doblers*. L'éditeur a traduit: „si je dis rien qui . . . , j'y renonce, car une joie double fleurit en moi“. Le reste de la *cobla* atteste, qu'il faut entendre tout différemment: „j'y renonce ainsi, c'est à dire, si bien et si peu, qu'au contraire une joie double . . .“³⁾.

1) La correction *e seguras* avait été admise par M. D., mais il proposait en même temps de lire *e sobriers* au lieu de *a sobriers*, et cela, sans raison valable, à notre avis. Comment M. D. a-t-il pu croire, que Peire se vantait ici de sa fécondité? Il fait simplement allusion à son succès et aux avantages matériels, qu'il en retire.

2) M. D. traduit: „Si je dis quelque chose qui aille autour des jeunes, c. a. d., si mes chants parviennent jusqu'à eux . . .“.

3) C'est ce vers mal compris, qui avait fait croire à M. D., que Peire renonçait en effet à plaire à *Joven*, pour s'occuper de pensées plus sérieuses et du salut de son âme.

35. *d'un dous espic* est traduit ainsi par M. Zenker: „aus einer süssen Ähre“, ce qui n'offre pas grand sens. Ici *espic* ne signifie certainement pas épi. C'est le substantif verbal de *espigar* = pousser et il désigne l'action exprimée par le verbe. On traduira donc: „d'une douce poussée“.

36. L'éditeur traduit: „à cause de quoi désormais je suis l'ami des mauvais et des bons¹⁾“. Il croit, que la joie rend Peire d'Alvernhe indulgent à l'égard des bons, ce qui est assez inutile, mais aussi, ce qui est plus surprenant, à l'égard des mauvais. Il semble plutôt, que le poète veuille revenir à l'idée exprimée au v. 30. Son succès, dit-il, est tel, et telle sa popularité, qu'il est l'ami de tout le monde. On doit cependant s'étonner, que l'auteur fasse état des suffrages des méchants et nous croyons, qu'il faut corriger *li mai e'il bo*. Le poète affirme, qu'il a la faveur du plus grand nombre et, en tout cas, celle des gens de bien. *Li mai* est ici synonyme des expressions *li plus*, *li mout* fréquemment employés en ancien provençal, avec le sens de „le plus grand nombre, la plupart“. En voici plusieurs exemples, empruntés aux poésies de Marcabrun lui-même.

Li plus d'aquest segle carnav
 Ant tornat joven en aucill. (*Lo vers comens*)
 Li mout fan de ver semblansa. (*Dire vos vuoil*)
 E-l mais dels vius son vers saucs. (*Al departir*).

38. *en joi m'afic*. L'éditeur conserve la leçon du manuscrit *en joi m'asic* et traduit: „je suis assis dans la joie.“ Il prend *asic* pour la 1^e p. s. Ind. pr. de *assire*, ce qui est inadmissible. Il faut certainement corriger *afic* = 1^e p. s. Ind. pr. de *afficar* = attacher. „Je m'attache et, par suite, je me donne à Joi“²⁾.

39—40. Les deux vers sont reproduits tels qu'ils sont dans le manuscrit, qui les a certainement altérés. Tels quels, ils ne peuvent donner de sens acceptable. Nous proposons au vers 39 de lire *a* au lieu de *ab*, au vers 40 de corriger *ab* en *cel*, dont on s'expliquerait aisément l'altération au point de vue paléographique, et aussi de lire *ric* au lieu de *pic*, qui se serait glissé du vers précédent. Enfin, il faut considérer *pic* du v. 39 comme la 1^e p. s. Ind. pr. de *picar* = piquer, par suite fixer, attacher à³⁾. C'est à dessein que le poète reprendrait au v. 40 le mot *ric* qui se trouvait déjà au v. 37. On pourrait enfin lire *be'm do* au lieu de *lo'm do*, mais le pronom peut ne se rapporter qu'au dernier des deux régimes exprimés.

1) A son tour, M. D. a, lui aussi, admis que les sentiments chrétiens, qu'il attribue à Peire, lui imposaient la charité à l'égard des bons et des méchants.

2) La correction *afic* s'était aussi naturellement présentée à l'esprit de M. D.

3) Pour M. D., au vers 39, *pic* = *pic(a)*, 3^e p. s. Ind. prés. de *picar* et il lui donne pour sujet *mos desiriers*. Il traduit: „Mon désir pique, c. a. d., travaille avec allégresse“. Déjà, M. Jeanroy a exprimé les doutes, que soulève cette traduction.

Au vers 40, le mot *pic*, d'après M. D., serait adjectif et aurait le sens de changeant. „Et que Dieu veuille lui donner satisfaction (à mon désir), avec une joie et une allégresse changeantes“. Et, comme cela n'offre pas grand sens, M. D. nous suggère l'idée, que peut-être cette joie et cette allégresse changent en cessant d'être profanes pour devenir religieuses. On comprendra, que l'auteur ait proposé „très dubitativement“ une telle traduction.

